

*Claude Ollier*

# Wert ou la vie sans fin



Extrait de la publication



# Wert et la vie sans fin

## DU MÊME AUTEUR

### *Le Jeu d'enfant*

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).  
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).  
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).  
L'ÉCHEC DE NOLAN (P.O.L.).  
LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).  
ENIGMA (P.O.L.).  
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L.).  
FUZZY SETS (P.O.L.).

### *L'Archipel*

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).  
MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).  
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).  
OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L.).  
FEUILLETON (Julliard).  
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).  
OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L.).  
ABERRATION (P.O.L.).  
MISSING (P.O.L.).

### *La Randonnée*

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L.).  
PRÉHISTOIRE (P.O.L.).  
QATASTROPHE (P.O.L.).  
WERT ET LA VIE SANS FIN (P.O.L.).

### *Textes brefs*

NAVETTES (P.O.L.).  
NÉBULES (Flammarion).  
NIELLURES (P.O.L.).

### *Journal*

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).  
FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).

LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

RÉMINISCENCE (1980-1990) (P.O.L.).  
HORS CHAMP (1990-2000) (à paraître).  
SIMULACRE (2000-).

SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L.).

### *Livres avec les peintres*

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).

RÉSEAU DE BLETS RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).

LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).

LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).

L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).

MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétérée).

DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).

EPSILON, encres de Claude Garanjour.

LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.

CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjour.

QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.

LAPIDAIRE, peintures et collages de Jean-Pierre Thomas.

FLEUR FUSÉE, texte et photographies de Claude Ollier, collages de Claude Garanjour.

Claude Ollier

# Wert et la vie sans fin

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2007  
ISBN : 978-2-84682-196-4

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

**I**





Retrait

– l'image

Pleine lune – et ce long rectangle sur le tapis, m’empêchant de passer.

Je suis resté au seuil de la charge blanche comme craie épandue sur le tapis.

Le mot charge est en rapport avec l’incontrôlé de l’instant, je ne m’y attendais pas, c’est tout.

Rectangle de lune m’empêchant de passer, le vide devant moi.

Les jambes n’ont pas fait le saut, je n’ai rien à dire.

Puis j'ai passé la porte et suis entré dans le bureau.

Je n'y viens pas souvent mais là est ma mémoire.

Je m'y trouve bien, ce que j'y fais me semble vague, il y a un dossier sur la table à gauche, un dossier mauve, c'est tout, j'ouvre le dossier.

Le ferme.

Il n'y a rien dans le dossier.

Un supérieur se trouve là, lui aussi, devant la table par moments, un militaire peut-être, en civil, ou un civil, maigre, voûté, me donne à lire un article de journal spécialisé ou un rapport annonçant un événement capital pour le service.

Reste debout à guetter ma réaction.

J'ai bien vu qu'il s'agissait d'un événement exceptionnel, j'ai pensé que le mieux était de ne rien dire, marquant par mon silence l'importance de l'instant.

Bâtisseurs de villes et de temples, lointains voyages, grandes aventures.

Mon chef a paru apprécier ma réaction, je suis resté immobile sans piper mot.

L'atmosphère de la pièce s'apparente à quelque chose de connu, le coup du dossier à gauche, vide, on me l'a déjà fait, je ne sais plus où, un frôlement, un souffle.

Le coup à gauche, à moi droitier ! le coup du passé ?

Étudier ce vide de dossier, l'étoffer, étais-tu roi en ce domaine ?

Que faisais-tu, qu'inventais-tu dans ton domaine, l'autre est là qui attend, je laisse filer ce qu'il attend de moi, il n'attend plus, il n'est plus là maintenant.

C'est un bureau où je ne vais pas régulièrement, ce travail indéfini, parfois une feuille, deux feuilles dans le dossier, me rappelant que j'ai depuis longtemps telle chose à vérifier, mettre au point, recollection, bilan, pas pressé tout ça, dure depuis si longtemps, combien de temps au juste ?

Pas beaucoup d'employés d'ailleurs, souvent je n'en croise aucun, le chef est là tout d'un coup, c'est tout.

Je m'assieds dans le fauteuil bancal, ses bras, ses pieds ornés de scènes de chasse, de lions, prends le dossier à gauche et l'ouvre.

Une fois, j'y ai trouvé un grand dessin, arabesques et signes rudes, rébarbatifs entrecroisés, gravés, ce que j'avais à faire était de le lire, lire les courbes, les angles, le déchiffrer, ou le contempler seulement, l'imprimer en tête.

Relâche – tout mon temps.

Ou bien je dois m'y rendre quotidiennement parce que c'est réellement mon travail, c'est mon affectation, périodes là comme d'expéditions, campagnes.

Quelques pages sur la table au début je crois, les étalais, faisais semblant, les corrigeais, tournais dans tous les sens.

Faisais l'important.

Se rapportaient à des actions anciennes, faits d'armes et de pensée, pouvoirs, effacés les lustres à mesure, tout puzzle sur table à la fin.

Tout à plat à un moment donné, rompus échelonnements et hiérarchies d'espaces.

C'était cela sûrement au début, tourner et retourner, et replacer, remplacer les feuilles, l'image passait puis s'effaçait, repassait, de celui qui revenait toujours, repartait, revenait et m'entraînait, j'étais certain qu'il reviendrait toujours.

Et narrait les faits d'intervalle, intermittences de saison, changeait de nom, reparaissait, nous repartions en escapade, épreuves imposées souvent, nous réjouissions de cette imposition, chance de vie, luisance à côtoyer mortelle.

Changeait de nom, était-ce vraiment le même gaillard, même allant, même ardeur à affronter chausse-trappes et périls, relever les défis ?

Doit y avoir un dossier pour ça, quelque part.

À mes moments perdus j'arpente les couloirs, éclairés faiblement, comme subrepticement, certains jours la lumière

s'accroît un peu, la nuit on dirait qu'elle fuit, lumière fuyante, dévoyée.

Couloirs peints brun sombre, façon bronze à rainures, du gris ici et là, le parquet grince, parfois une plage de moquette, étape à pas feutrés, une porte s'ouvre, on ne l'a pas entendue s'ouvrir, quelqu'un passe la tête.

Suit des yeux.

Les couloirs font le tour du bâtiment, un angle droit, puis une zone sombre me dissuade toujours d'aller plus loin, à quoi bon aller plus loin si c'est pour faire le tour ?

Lui n'est jamais venu ici, n'a jamais eu à y venir, c'était sa chance, partait à l'aventure, s'aventurait ou baroudait, guerroyait.

S'égarait dans les forêts, les plaines pauvres en eau, les steppes à animaux sauvages.

Et m'entraînait.

Wüst, disaient certains, d'autres Wolf, inadvertance ou confusion, Wild était son nom.

Wild – c’est son nom toujours, pour toujours son nom – n’a pas connu le bureau et son travail mal défini, mal suivi, n’a pas eu à le connaître, je ne connaissais pas le bureau tant que Wild était là, lui disparu je suis venu ici.

Attiré, convoqué peut-être, ou bien de mon plein gré, comme fatalement, appelé par quoi, je ne sais comment, poussé tout naturellement, guidé par qui, je n’étais plus moi-même en somme.

C’était partie de l’affliction sûrement, absence en moi, désorienté ou terrassé, déraisonnable, errant dehors puis me retrouvant ici, au moins ici c’était plus calme.

À l’abri des regards, des paroles, du bruit, loin de la ville et du palais, plus calme ici et les dossiers occupent un peu, ce vague travail, solitaire, sans terme assigné, c’est ce qu’ils m’ont dit, que veulent-ils dire ?

Une emprise traîtresse, inépuisable, étou, serrement, corps transi de longue haleine.

Souffle rauque, puis souffle muet.



Immobile et muet, l'œil sur ces papiers, les heures passées à les tourner dans tous les sens.

Quelle entreprise ou administration, officine, ministère, c'était nouveau pour moi ce labeur.

Pris au dépourvu, désemparé d'entrée, laissé seul dans ce local le plus souvent, ai commencé à m'absenter, un jour, deux jours, des jours entiers, pensais n'y plus revenir de longtemps, quelle rime à cette tâche, un assujettissement, cette dévotion à la remplir, pensais parfois ne plus jamais revenir.

L'étau s'est resserré d'un coup, mainmise de tout instant, de toute nuit, tout penser de rêve.

Ce bureau, l'envers du palais, ses combles peut-être.

Lieu retiré, retraits, le temps d'un travail obscur, entrevu jamais avant, l'épreuve sans précédent, sans modèle encore.

Tout affronter de but en blanc, maîtriser, tout inventer en l'espèce, corps meurtri, bouleversé dans ses manières, le plier autrement, dresser à résister, d'un jour l'autre et nuit sans lune.

Ne pas céder aux défaillances, céder un peu quand même, question d'économie, des clins d'œil au plaisir.

Images instantanées dans la vision présente, récurrentes, embrouillées, retours spontanés d'émoi.

Reviennent les scènes privilégiées, de grands moments, échauffurées, victoires, les tenir loin de soi, déjouer le piège, ne pas flancher.

Se les donner tels des tableaux figés, gravures d'un temps ancien, couleurs passées, perdu l'éclat.

Aperçus d'une vie lointaine, un regard contemplatif, curieux sans plus, attendri certains jours, troublé ce qu'il faut, amusé un peu déjà.

Des alertes, sursauts, une terreur, qui étaient donc ces deux-là, ce n'étaient ni lui ni moi !

Traits chiffonnés, lisibles à peine, pourtant ils nous ressemblent.

Lancés là-bas conquérants agités, inconséquents, suspects, un air de famille.

Clichés des temps de la traque, la ville et les forêts alentour, ni cèdres ni figuiers, des pins à perte de vue, chemins de sable, tous deux côte à côte sur le sentier de sable entre les haies de pins dans la forêt sans fin cernant la ville, danger des détours, fossés et fourches.

Lui, Wild, hache et fusil taillant la route, tranchant l'espace où circuler et respirer et rire, à pas de loup dans les fourrés, aguets des sens, savait progresser vite aussi, quelquefois je ne pouvais le suivre.

Calmais son pas, plus fort que moi de taille et de muscle mais ne s'éloignait pas, me laissait revenir, c'était mon bouclier, ma garde.

M'épaulerait, conforterait, m'entraînerait encore, que n'est-il ici, dieux de l'enfer ! me parlerait, délivrerait encore.

Dérasons du lieu clos, tout ce qui passe par la tête, désordre du cœur et des idées, billevesées, désirs hors cadre, hors de saison.

Nul autre ne te délivrera que toi, mets-toi ça dans la tête, tu le sais bien d'ailleurs, cesse de te lamenter, de déplorer, gémir.

Pense un peu aux autres !

Il est là parfois le matin, le voûté, le maigre, devant la table ou même assis, penché la tête entre les mains sur l'absence de dossier, semble dormir, se lève en m'entendant, me tend un quotidien, une brochure, lisez donc ça, dit-il.

Ou un hebdomadaire, de livre jamais, je fais semblant de lire, rumeurs du palais, remous, les guerres au bout du monde, inondations, les attentats, les viols.

Actualités, photos couleur, train assourdi des bruits de la ville, les faubourgs agités, famines, échos lointains des contrées pauvres.

Un temps pluvieux, tous écrans gris et blancs, l'exceptionnel en fuite, qu'ai-je à faire de ses journaux, en quoi m'aident-ils ?

Un renouement las chaque matin, redouté, comprenez qui pourra, j'y viens avec ferveur, rien pour contrer l'irréversible envahissant et submergeant, cœur et artères, la vague de sang noir.

Achevé d'imprimer en mai 2007  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1993  
N° d'édition : 150947  
N° d'imprimeur : 07XXXXX  
Dépôt légal : juin 2007

*Imprimé en France*



# Wert ou la vie sans fin

## Claude Ollier

Cette édition électronique du livre  
*Wert ou la vie sans fin* de *Claude Ollier*  
a été réalisée le 22 février 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en mai 2007 (ISBN : 9782846821964)  
Code Sodis : N38845 - ISBN : 9782846825238